

aurel pop
le calvaire des mots

aurel pop

le calvaire des mots

Considérations critiques

Pour la poésie de Satu Mare l'idée de sécession est cultivée de Aurel Pop, ce qui signifie une distinction totale par rapport à un tel régime de la poésie.

Le poète cultive une biographie imaginaire, un triptyque inspiré en suivant: „ceux qui sont partis et ne sont jamais revenus“; „ceux qui sont encore là“ et „ceux qui viendront“. Ce triptyque est une innovation de la poésie de Satu Mare qui cultive inéditement l'existence d'une biographie imaginaire encadrée dans la succession ardente du temps. C'est une façon de s'exprimer entre deux états, en utilisant les images en cours de leur développement, un jeu du poème moderne, avec des tendances vers enchevêtrement; c'est en réalité une expérience ludique. Le poète cultive un langage moderne qui n'oublie pas l'expression négative, alternant le rêve à la réalité. La stratégie du poète de Satu-Mare cultive un horizon parfois difficile à comprendre pour évader de l'horizon quotidien.

Le poème se naît instantanément, évolue immodérément de tels obstacles. La poésie de Aurel Pop confesse toujours une tendance vers spectacle se situant au bord des souvenirs, dans le sens que la vie avance, malgré que la liberté de s'exprimer soit étouffée parfois de „fil de fer barbelé“.

La poésie de Aurel Pop assimile toutes les expériences de l'époque tutélaire. Un poème est construit d'une seule phrase avec une grande densité des images. C'est une poésie qui prévoit un modernisme imaginaire, impliqué dans une configuration à la confluence avec l'accueil du silence: „dans le miroir chaque cri reste soutenu par l'écho / se lie une loueur d'espoir à la recherche de l'après midi / à travers les quartiers s'écoulent des souvenirs pétrifiés dans les blessures / le pèlerinage de sécession régénère silence comme un coup / de cœur l'instant est un fragment dans lequel guérit / la farde de la paysanne restée dans une photo grandit le contour / de l'oubli séché du sort paraît un mur chaulé dans un / moment de paix détaché du négoce des mots / quelqu'un donne le start d'une promenade par le labyrinthe / immaculé du poème on migre plus tôt“ (**pèlerinage de sécession à la recherche de l'après-midi**).

Le modèle actuel de ces poèmes s'institue des mots d'un langage, parfois rebelle mais aussi tributaire aux excès néo-avantgardistes, qui parfois: „se maudissent l'heure à laquelle le diable est venu à la pelle“. Toutes les poèmes sont presque sans début, elles continuent dans la même phrase qui ne achève que dans un aspect appelé par le poète „l'abécé de l'amour“.

Les sept souffrances du poète (l'idée est mythologique) s'étalent clairement dans un discours de facture moderne surtout dans le poème intitulé „**le calvaire des mots ou les sept souffrances du poète**“: „sinueux et long est le chemin de la croix / que beaucoup ont fait détour de lui / se retourne parfois quelqu'un / dans la peau du serpent avec le cri muet / avec le regard abattu adam reste et s'étonne / la nudité de la femme paraît un mythe / la douleur et le tourment / la punition est suprême / et pourtant les eves mordent encore du fruit interdit“.

Le poète se permet certaines libertés d'expression, étant sans cesse à la recherche d'un langage qui prétend „la liberté de la privatisation des mots“. C'est une attitude **d'art poétique** moins cultivée. Le poème est associé au temps originnaire le sens qu'il commence dans un espace de jeu, dans un élan romantique qui rappelle aussi, parmi les autres de l'attitude de nos ancêtres les Daces: „j'étais enfant aux chevaux je priais / la crinière dans son espace qu'elle me reçoive / haras blanc peint par la vitre / le regard est lourd et la fuite est folle // sellez-moi disaient en trots des sauts / comme ils se sont écrit le pleure du crinière / comme ils ont tordu la douleur du sabots / et je me demande pourquoi ils s'attellent encore / aux voitures pour labeur ou bal / la route est souffrance et leurs lumière / où que nous soyons nous avons besoin du cheval / poème découpé du haras des mots“ (**poème découpé du haras des mots**).

Le poète cultive parfois le charme de l'enfance, le plaisir d'un spectacle de jeunesse la même attitude ludique, une sorte de spectacle existentiel suggestif „à la limite du regard“ qui esquisse aussi une orientation vers une légère fermeture de la vision ironique: „il sévit dans le monde toute sorte de rumeurs sont devenues folles les vaches nées avant hier / et les porcs ont de la fièvre suspendus depuis quelque temps dans les greniers je veux l'éternel aveugle des passées étés / la mort fait le tour toujours vierge chacun de nous attend un site sur internet/ est-ce que par quelle signe miraculeuse il viendra s'écartant parfois si facile et doucement“ (**le signe de la liberté du poète découvert dans un site sur internet**).

dont le final est aussi une sorte de „jeu second“ ou „par le serrement de la main nous reconnaissons l'acte politique / maladie dont nous nous sommes guéris dans la ville agricole / les tractoristes font des victimes dans l'amour productive / les paysannes naissent les enfants combattants et noncombattants / battent step sous l'arc de triomphe les soldats font la fête“, (**poeme affiché dans un marché**).

Le poete se permet aussi certaines harmonies ironiques: „nous donnons une annonce dans les journaux que en haut í la bergerie / le buccin sonne avec tristesse / je vous apporte une nouvelle mais je n'ose pas vous la dire / le berger a été trouvé entre les bâtiments ivre pillé du costume“ (**marche í la recherche du berger qui a perdu ses moutons**) qui visent spécialement l'espace de mouvement du paysan.

Pour le moment voilí la technique et la vision du poete Aurel Pop qui manie avec dextérité un langage moderne de l'expression. Le poete débute dans ce périmetre suggestif conscient qu'il est possible aussi une exprimée spectaculaire en construisant un vers lyrique profond qui promet un poete pour le futur et pour lequel de notre part, on lui souhaite un chemin nouveau, une espérance inédite qui pour le moment lui appartient.

Nae Antonescu

le calvaire des mots

se dédie

*- ceux qui sont partis et ne sont jamais revenus
- ceux qui sont encore là
- ceux qui viendront*

**pelerinage de sécession
à la recherche de l'après-midi**

dans le miroir chaque cri reste soutenu par l'écho
se lie une loueur d'espoir à la recherche de l'après-midi
à travers les quartiers s'écoulent des souvenirs pétrifiés dans les blessures
le pelerinage de sécession régénère silence comme un coup
de coeur l'instant est un fragment dans lequel guérit
la farde de la paysanne restée dans une photo grandit le contour
de l'oubli séché du sort paraît un mur chaulé dans un
moment de paix détaché du négoce des mots
quelqu'un donne le start d'une promenade par le labyrinthe
immaculé du poème on migre plus tôt

**l'inépuisable matiere
premiere du poete**

entre deux états au musée du village de capitale
s'enseigne la thématique d'un marché
dans lequel les lettres descendent a la racine du cri
impossible de retenir les mots envahissent
l'inépuisable matiere premiere du poete
bruit au toucher de la bouche comme un rondau
sur le champ de ce poeme niché dans la mémoire
sans aucune justification me fait croire
que bientôt je serais risée
de l'étroite rue du village comme le poete sans volume
pendant que le chauffeur de la centrale thermique deviendra célèbre
pour le fait qu'il a trouvé le poeme du feu éternel
nécessaire au chaudement des mots ménagers du quartier de l'illusion

**le calvaire des mots
ou les sept souffrances du poete**

sinueux et long est le chemin de la croix
dont si nombreux ont en fait détourné
se retourne parfois quelqu'un
dans la peau du serpent avec le cri muet

avec le regard abattu adam reste et s'étonne
la nudité de la femme paraît un mythe
la douleur et le tourment la punition est suprême
et pourtant les eves mordent encore du fruit interdit

au déjeuner un des poètes m'ont trahi
les gros clous enfoncés dans les mains n'ont pas de rouille
pourquoi la goutte de sang a envahi
la terre sanctifiée par des larmes de la mere

je serre dans mes bras des montagnes des mots
la charge de sacrilège abattu vers nous
les sept souffrances l'homme les sent
le poete de moi pâtit apres

le fou sauvé crée un miracle
la chemise de force caché dans la salle de bain
la tête sur le billot quand ils le mettront
celui qui n'a pas du péché qu'il le coupe

**la fustigation des mots apres l'acte du poete
ou comme on peut mettre dans une situation pénible
une jeune veuve à cheveux rouges (trouvée sous la lois)
apres une nuit passée dans un parking
et dieu a eu pitié en lui pardonnant ses péchés**

les montagnes de brouillard les barques de la faiblesse les traversent vers une falaise imaginaire
et tant étrange qu'il parait la caravane universelle a commencé parmi nous
l'inanités envahissent les mots jour et nuit nuit et jour
l'écho monstrueux de la silence transperce quelque chose que l'on veut posséder
même s'il devient de plus en plus étrange et parfois il n'existe même pas un instant
nous donnant la sensation que tout dans ce monde est en vain même si nous nous réveillons
des le matin nos inconscients levent des murs de cire
la nuit tombent par terre et le matin tu recommences au cri d'un coeur moulé
se fondent dans l'ombre qui se traîne toujours dans la poussiere ou la boue
ou les folies de l'homme apparaissent comme des vitrailes dans lesquels nous nous regardons écerclés
comme des anges dans les yeux desquels nous lisons comme la bêtise hurle un peu plus tôt
que les malices du renard apres nous nous orientons vers où se rend le monde
et du quel côté vient le signal qui ne s'est pas encore levé ici parmi nous
le poete déchiffre la nébuleuse de la solitude située en dérive parce que là où il y a tout on ne trouve rien et quelque simple qu'il paraisse
dans une cabine blanche métallisée comme de la neige une jeune veuve au cheveux rouges offre une nuit
d'orgies sexuelles quelque part dans un parking sur la route nationale
dieu a eu pitié en pardonnant ses péchés d'où est ce qu'elles viennent
ou qui veut jeter la pierre à un moment donné quelqu'un me casse la tête
avec une des dix commandements apres laquelle je fume une cigarette pendant le temps que
je chante une chanson en sept volumes combien de dimensions a cette scene
avec des matins plus heureux dans lesquels joue la plus laide femme du quartier
là-bas se cachent toutes les mysteres du monde et quelque étrange qu'il paraisse
cet état ne fait pas de mal quand la jeune veuve nous déshabille
de la chemise avec la force apres que nous sentons comme une provocation
du tétin dans la bouche

**poeme découpé
du haras des mots**

j'étais enfant aux chevaux je priais
la criniere dans son espace qu'elle me reçoive
haras blanc peint par la vitre
le regard est lourd et la fuite est folle

sellez-moi disaient en trots des sauts
comme ils se sont écrit le pleure du criniere
comme ils ont tordu la douleur du sabots
et je me demande pourquoi ils s'attellent encore

aux voitures pour labeur ou bal
la route est leur souffrance et leur lumiere
où que nous soyons nous avons besoin du cheval
poeme découpé du haras des mots

**blanche neige sans ses sept nains
laissés en mendiant des mots nécessaires au poeme
ou comme (au diable vauvert) adopte le poete
les mots capricieux enfantés dans le carême**

quelqu'un sonne à ma porte et la porte se bouge à côté dans mon appartement
apparaît une femme sans bords sans contour blanche neige en tenant
dans un main une bonbonne pleine de vin et dans l'autre un verre
duquel elle me donne à boire les larmes des sept nains et toute
l'enfance éternelle de la joie et après le pleure le plus grand de la vie
naît du chagrin et des mots assemblés dans le grand marché de la ville
l'encre renversée pénètre profondément comme la terreur et beau comme le passé
tourmenté comme le présent et tranquille comme le futur sur lequel vont gésir
les verrous de l'obscurité tirée dans le carême j'entrevois la caleche
dans laquelle nous nous sommes procréées dedans et nous allons mourir
quelque part en dehors des
dix commandements parmi lesquels les habitudes de l'homme sont comme
des bottes
couvertes par la boue du monde dans lesquelles nous nous baignons depuis le
matin jusqu'au soir
depuis plus de deux mille ans quand nous sommes peut être plus sages
mais pas plus beaux que la sagesse laissée en nous une fois passée
ceux qui sont mort savant toi et de ce qui seront morts après toi et
à ceux qui trament sur les lits de l'hôpital mais ne sont pas encore arrivés
personne n'est
rentré et ne rentreront que dans le rêve ou autre
part sur la rue redeviendront beaux comme les espérances des ces sept nains

**le signe de la liberté du poete
découvert dans une site sur internet**

c'est l'horizon avec les oreilles bouchées quelque
part loin gambadent les cerfs
dans ton corps les sentiers sont oubliés gémissent les pluies
de l'été sur le fil de l'herbe
on fait du feu grandissent les horizons de brassier quand il pleut les
plaines sont comme un océan me vainquent et mentent
les vagues du temps se débattent et grandissent dans la rosée
l'univers est brouillé par des lignes brisées
sous la trace du sang commence la vie les essaims
des étoiles durs nous guettent et nous lechent
se brisent les aubes éternelles le matin
les soldats attirés par l'horizon le poussent
l'éloignement et l'étoile dont j'ai peur perdu dans la nuit
et étourdi de sommeil
couvert de tempête quelqu'un m'appelle sous le manteau
de mon attente je dors
normal est l'oubli et naturel dans l'univers s'écoule tranquille l'eau sans hâte
un oeil me gémit dans chaque vers je sirote l'encre dont j'ai soif
il se passe qu'ils pleurent les cigales f l'ivre f la fin
de la millénaire sous des haras d'étoiles
ramassent les larmes dans les yeux fissurés de furie je sens
les bouches d'herbe mes baisers
le lever du soleil brûle les nourrissons dans l'oeil creuse
leurs souffle immense me tiennent m'étonnent
je bois sous les ronces des fleurs du pot ombragé du reproche
de quelqu'un que j'existe que je vis
il sévit dans le monde toute sorte de rumeurs sont devenues
folles les vaches nées avant hier
et les porcs ont de la fièvre suspendus
depuis quelque temps dans les greniers
je veux l'éternel aveugle des passées étés
la mort fait le tour toujours vierge
chacun de nous attend un site sur internet est-ce que par
quelle signe miraculeuse il viendra
s'écartant parfois si facile et doucement les aiguilles
du montre décollent le temps de l'été
nous prononçons ce qu'on ne devrait prononcer que dans le tombeau
notre vie chaque jour se baigne dans les miseres
les faits supportent que le papier qui flotte dans le vent
nous sommes les péchés depuis des siècles ramassés
sur les épaules de ceux créateurs impotent aveugles
sourds et infirmes au jour moulu
doux ou furieux on se traîne dépendants relevez-peuple le joug secouez
les révolutions ont été réprimés dans le sang ceux qui sont grands

font leur loi même si nous sommes frères
l'espérance est le signe de la liberté de vaincre

poeme affiché dans un marché

le périmètre de la plaine comprend l'état du paysan
a joué un rôle important dans l'histoire
l'identité résulte du règle de trois simple
le prix de l'inconnue nous a sauvé la vie
par le serrement de la main nous reconnaissons l'acte politique
maladie dont nous nous sommes guéris dans la ville agricole
les tractoristes font des victimes dans l'amour productive
les paysannes naissent les enfants combattants et non-combattants
battent step sous l'arc de triomphe les soldats font la fête
applaudis au scene ouverte devant les stands
on distingue les saisons d'un poeme affiché dans un marché

**île abstraite de ceux attrapés
dans le cercle de la souffrance**

se réveillent dans l'ombre de la nuit des vaisseaux abattus
de larme dans les oiseaux vers le bord intact
leurs mâts sont brisés d'autant d'aliénation
sur leur chemin vers le vaste invaincu

le bord endeuillé respire allongé dans la douane
aux croix de vierges je baisse la tête réservé
tu n'est pas lí mais ici tu fais de la réclame
la mort honteuse nous repousse tous

**comme si les cris de vitoria lipan
seraient le refrain d'une lamentation**

par l'abîme les oiseaux becquettent les voyelles du poème
passent le seuil me refaisant la mémoire vide maintenant
dans une machine de multiplication des sentiments je sens
les flocons en se tourmentant jusqu'au sang qu'après vous attendiez
n'importe où l'arrivée de la neige n'importe quelle heure du jour
les paysannes en jeans tournent le regard du feu rouge
sans souffrance le cœur court par ses chambres j'entends
des cris pour la sauvée de l'état de l'équilibre dans l'espace
les montagnes pleurent si mioritiquement au parc à brebis
quelqu'un embrasse les mots „*je vous dirai enfants l'histoire d'un ...*“

**love story
ou quelque chose pareil**

motto:

„ ... *passe une roue/ sur ton soir de fille*“
- vieille chanson –

les paysans portent leur poeme sur les épaules sans sentir le besoin
leur âme se laisse emmenotté dans des mots simples
il n'y aura jamais un sens interdit dans le regard la pleine a
le moment dans lequel il me saisit dans les bras comme une paysanne
avec les seins bronzés gagne du terrain devant le miroir il n'existe
aucun sauvetage pour celui qui pense maintenant en plein jour
les moments sont si beaux que ni l'herbe ne pousse pas
dans son chemin le ventre se leve brusquement devant la porte de l'hôpital
les femmes crient le nom de celui aimé dans une nuit il est tombé
comme s'il tomberait une redoute ou pur et simplement ils sont arrivés
a un diviseur commun apres quelques a a a a aaaaaaa
qui peuvent faire un volume de sensations ou un roman d'aMour

l'attente
ou le retour du pere de la guerre

- í la mémoire de mon pere - Teodor

maman peigne sa patience en se promenant
d'ici jusque lí sur un perron
lieu de travail de ceux qualifiés dans l'attente
ses yeux en s'allongeant sur les rails
qui apportent le dernier train
í la rencontre de maman et papa
se baisent les mots affichés sur le frontispice de la gare

**marche à la recherche du berger
qui a perdu ses moutons**

(une possible variante)

salaga entre triomphante dans le milieu urbain comme le paysan
avec la faux dans le champ de blé ou michel le brave à cheval
en alba iulia depuis quelques jours descendent les bergers des balades
je répète un de plus beaux moments du rappel
nous donnons une annonce dans les journaux que en haut à la bergerie/ le
buccin sonne
avec tristesse/ je vous apporte une nouvelle mais je n'ose pas vous la dire
le berger a été trouvé entre les bâtiments ivre pillé du costume
à la montagne il y a des places vacantes sauf qu'il sache jouer au flûte
en marche après les moutons sur des pentes et après des bergers égarés dans la ville

**du refrain
d'un rêve accompli**

ont le droit de fusiller et d'être fusillés
avec une balle véritable au vue et au su de tout le monde cette sentence
dure portée dans la poche des coques
se prononcent à chaque ouverture du bec
sculpte dans le bois la pierre ronde sans faire du mal
la cendre des guerres souffle encore dans le foyer des garçons
pendant que les fossoyeurs brisent le ciel avec un bruissement de cloche
les donneurs de paix accomplissent leurs rêves
pleins de frissons pleins d'espoirs et pleins de désires
les enfants grandissent directement dans les parents

**poeme couvert de la rosée de la métaphore
ou la réhabilitation de certains mots expulsés
du langage poétique en pleine crise de solitude
en plein nuit quand les rats font les cent coups
et les prostitués font de beaux yeux aux chauffeurs de tirs**

les paysans me cherchent avec arrogance un poeme d'exception ou une sorte
de manuel
pour un cours d'urbanisation qui leurs tiennent toujours les yeux ouverts
dans le temps ou si vous voulez une sorte de haï-ku les paysans dans le milieu
urbain
de cette façon dite un langage poétique l'irrigation par sillon du poeme couvert
de la rosée de la métaphore parmi les saisons les charnières des portes
fleurissent
dans les greniers les rats s'étendent dans les pots ou les sacs encadrés
en silence les souris font leur promenade comme le soldat en ronde
sous les cris châtres de la soeur en lui faisant des incantations chuchotées
vers l'étonnement de ceux qui peinent en crachant entre les mains aspres les
queues
du bêche attrapent des racines dans la puszta habillée dans le manteau du
haras de chevaux
je parie que le président du ancien „céapé“ a perdu la raison en insultant
la femme porte une voile au fleurs/ pourtant ce n'est pas le dimanche des
rameaux
chaque jour s'égare dans les salles de réunions en mendiant la réhabilitation
de certains mots expulsés du langage poétique comme récompense l'odeur
du gas-oil jaillit en dessous des sabots des chevaux dans un coeur plein de crise
le sculpteur nad'f sculpte des putains avec des jambes écartées dans lesquelles
certains laissent
leur satisfaction et quelque chose (parfois même de l'amour) et elles rien

**qu'on oublie l'âge du lamentation
pour qu'on ne tombe pas en nostalgie**

les homes se jettent sous les roues du train
les maîtresses les pleurent dans des fourrures de renne

pleurez vous aussi pleurez comme moi
que le pleure en soi a de l'ancienneté

garde moi un lieu dans le livre pas écrit
et tombé du mot la syllabe pleurée

le tourment de la femme transforme le pleure
en rire jumeau est le pleure avec le pleure du rêve

le feve du larme est plus vieux que je suis
au début du millénaire le pleure est plus saint

je reste sur les genoux je prie pour qu'il neige
sur le tombeau l'ombre qu'il me pleure

le froid abstrait de la poésie

indomptable est ton âge mince
dans une ville dans laquelle je n'ai pas été pensé
ta montre avec du son dans le regard
les murs du livre le corps m'a ombragé

les flocons brisent les tympanes de la neige
le froid avec le regard blanc penché
quelqu'un arête l'horloge de la rue
difficilement passe le monde l'instant coupable

Cuprins

pelerinage de sécession
à la recherche de l'après-midi
l'inépuisable matière première du poète
le calvaire des mots
ou les sept souffrances du poète
la fustigation des mots après l'acte du poète
ou comme on peut mettre dans une situation pénible
une jeune veuve à cheveux rouges (trouvée sous la lois)
après une nuit passée dans un parking
et dieu a eu pitié en lui pardonnant ses péchés
poème découpé
du haras des mots
blanche neige sans ses sept nains
laisse en mendiant des mots nécessaires au poème
ou comme (au diable vauvert) adopte le poète
les mots capricieux enfantins dans le carême
le signe de la liberté du poète découvert
dans un site sur internet
poème affiché dans un marché
île abstraite de ceux attrapés
dans le cercle de la souffrance
comme si les cris de Victoria Lipan
seraient le refrain d'une lamentation
love story
ou quelque chose pareil
l'attente
ou le retour du père de la guerre
marche à la recherche du berger
qui a perdu ses moutons
du refrain d'un
rêve accompli
poème couvert de la rosée de la métaphore
ou la réhabilitation de certains mots expulsés
du langage poétique en pleine crise de solitude
en pleine nuit quand les râts font les cent coups
et les prostituées font de beaux yeux aux chauffeurs de taxis
qu'on oublie là-bas l'âge de la lamentation
pour qu'on ne tombe pas en nostalgie
le froid abstrait de la poésie